

LES

COMTES D'AUVERGNE

AU VI^e SIÈCLE

PAR

Godefroid KURTH

MEMBRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE



BRUXELLES

HAYEZ, IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE

rue de Louvain, 112

—
1899

LES COMTES D'AUVERGNE AU VI^e SIÈCLE (1)

L'Auvergne avait été, vers la fin du V^e siècle, le boulevard du patriotisme en Gaule. Elle avait déployé, pour la défense de la civilisation romaine contre les barbares, un héroïsme égal à celui dont elle avait fait preuve, du temps de Vercingétorix, pour la défense de la liberté nationale contre les légions de César. Tout l'Occident avait admiré le siège victorieux soutenu par la ville de Clermont contre les troupes d'Euric, et s'était redit les exploits presque fabuleux de l'illustre Ecdicius. Mais la lâcheté de l'empereur Julius Nepos avait rendu stérile tant de dévouement et de courage : dès l'année suivante, il livrait à l'ennemi la généreuse cité qui avait triomphé de lui, et les armées visigothiques entraient au nom de l'Empire dans ces murs qu'elles n'avaient pas pu emporter. Les patriotes prirent le chemin de l'exil ; Ecdicius alla terminer dans un refuge obscur une carrière si digne de l'admiration de la postérité, et Sidoine Apollinaire fut relégué loin de sa ville épiscopale, dans le pays de Narbonne (2).

Le vainqueur, si on peut lui donner ce titre, se montra digne de sa victoire. Ce farouche barbare, cet ardent persécuteur du nom catholique sut traiter avec des ménagements exquis une ville si attachée à sa nationalité et

Extrait des *Bulletins de l'Académie royale de Belgique*
(Classe des lettres, etc.), n^o 44 (novembre), 1899.

(1) *Bull. de l'Acad. roy. de Belgique* (Classe des lettres, etc.), n^o 44, pp. 769-790, 1899.

(2) Voir G. KURTH, *Clovis*, pp. 386-389.

à sa foi. Il lui donna pour gouverneur un Romain, probablement un indigène, nommé Victorius, qui était un catholique pieux et zélé. Afin de l'armer contre des résistances éventuelles, il lui avait confié, avec le titre de duc, l'administration de sept cités. Pendant que partout ailleurs, dans le royaume visigoth, les églises catholiques tombaient en ruines et qu'il était défendu de pourvoir aux vacances des sièges épiscopaux, Victorius put, sans doute de l'aveu de son maître, donner de multiples preuves de son orthodoxie et de son zèle religieux. Il bâtit des églises; il témoigna publiquement de sa vénération envers le reclus Abraham; il assista même à ses funérailles, à la grande édification de Sidoine Apollinaire, qui le glorifie de cet acte de courage et de foi (1). Il fit plus, il voulut donner une preuve de sa sollicitude pour les intérêts matériels de la ville de Clermont, et il imagina de l'agrandir en y bâtissant un nouveau quartier. Un siècle après, on montrait encore, dans le voisinage de la ville, les substructions de ce vaste travail, qui paraît n'avoir pas été continué (2).

Mais, malgré toutes ces marques de bonne volonté qui à tout autre auraient valu l'approbation sans réserve de Grégoire de Tours, celui-ci ne parla qu'avec antipathie du gouverneur visigoth. Est-ce rivalité de famille ou aversion pour le régime que servait Victorius? Je ne sais;

(1) SIDOINE APOLLINAIRE, *Epistolae*, VII, 17; GRÉGOIRE DE TOURS, *Hist. Franc.*, II, 20; *Glor. Martyr.*, 44; *Glor. Confess.*, 32; *Vit. Patr.*, 3.

(2) Qui protinus Arvernis adveniens civitatem addere voluit, unde et criptae illae usque hodie perstant. GRÉGOIRE DE TOURS, *Hist. Franc.*, II, 20.

mais il ne paraît pas que celui-ci ait gagné de la popularité à Clermont. Après une administration qui avait duré neuf ans, il mourut à Rome dans des circonstances assez obscures : on ne sait ce qu'il y était allé faire, et la chose d'ailleurs importe peu à notre sujet (1).

Nous ne connaissons pas le successeur immédiat de Victorius, mais lorsque en 506 la guerre éclata entre les Visigoths et les Francs, nous voyons que le contingent clermontois va regagner l'armée d'Alaric sous le commandement d'Apollinaire; c'est assez pour nous autoriser à croire que celui-ci était alors le comte de la cité (2). Apollinaire est encore un Auvergnat et du rang le plus illustre, puisqu'il est fils de Sidoine Apollinaire et petit-fils de l'empereur Avitus. C'est donc dans les premiers rangs de l'aristocratie indigène que le roi visigoth est allé prendre le gouverneur de l'Auvergne. Qu'un tel homme se soit rallié au régime, c'est la preuve, semble-t-il, que l'on est resté fidèle à la politique d'Euric vis-à-vis de cette province, et il y a lieu de croire qu'elle a porté des fruits de pacification. Les Auvergnats firent vaillamment leur devoir à Vouillé en combattant dans les rangs visigoths contre les Francs, et un nombre considérable d'entre eux resta sur le champ de bataille; parmi eux se trouvait la fleur de l'aristocratie (3). Le gouvernement

(1) Cela ne veut pas dire qu'il serait sans intérêt de savoir ce que le gouverneur d'une province du royaume visigoth était allé faire dans la capitale de l'Empire romain. Y était-il chargé de quelque négociation délicate?

(2) GRÉGOIRE DE TOURS, *Hist. Franc.*, II, 37.

(3) GRÉGOIRE DE TOURS, *loc. cit.* Maximus ibi tunc Arvernorum populus, qui cum Apollinare venerat, et primi qui erant ex senatoribus corruerunt.

visigoth avait donc résolu, avec succès ce semble, le difficile problème de pacifier cette province si fière et si romaine. S'il s'était partout conduit de la sorte, il n'eût peut-être pas succombé si lamentablement sous les coups de l'ennemi.

Que va devenir l'Auvergne à partir de sa conquête par les Francs? Ceux-ci vont-ils continuer à son endroit l'habile politique d'Éric? Tout nous porte à le croire, bien que nos renseignements soient trop rares pour nous permettre de l'affirmer sans réserve. Apollinaire aura cédé, sans doute, à un personnage moins compromis que lui le gouvernement de la province; toutefois, il ne fut ni exilé ni même inquiété, puisque, en 515, il parvint à se faire conférer, par le roi Thierry I^{er}, le siège épiscopal de sa ville (1). Nous sommes donc fondés à croire que les Francs, comme avaient fait avant eux les Visigoths, laissèrent le gouvernement de la province aux mains de quelque représentant de l'aristocratie indigène : c'était le meilleur moyen de concilier le peuple et de désarmer les plus dangereux éléments de l'opposition. Du moins, nous voyons qu'entre 516 et 527, c'est le patricien Hortensius, appartenant à une des grandes familles de Clermont, qui gouverna le pays (2). Mais un événement tragique

(1) GRÉGOIRE DE TOURS, *Hist. Franc.*, III, 2.

(2) GRÉGOIRE DE TOURS, *Hist. Franc.*, IV, 35. La date se déduit du rôle joué dans l'épisode par saint Quantien, évêque de Clermont, qui occupa le siège épiscopal de 516 à 527. Mais l'épisode est-il bien authentique? Il ne le semble pas, car l'histoire qui y est racontée n'est qu'un doublet d'une aventure semblable, attribuée cette fois avec plus de vraisemblance à saint Gallus. (Voir l'Appendice.) Toutefois, il en résulte que dans l'esprit de Grégoire de Tours, le comte Hortensius a gouverné l'Auvergne pendant le pontificat de saint Quantien : c'est tout ce qu'il nous faut, et nous pouvons nous désintéresser de la vérité intrinsèque du récit.

allait subitement renverser une situation qui se prolongeait depuis un demi-siècle pour le plus grand bien de la population.

Pour des raisons qui nous sont restées inconnues, mais où peut-être les rivalités et les jalousies locales tiennent la plus grande place, nous voyons vers 532 un complot s'ourdir à Clermont pour secouer le joug du roi d'Austrasie et faire passer l'Auvergne sous l'autorité de Childebart, roi de Paris. Le fauteur de ce complot n'était autre qu'Arcadius, fils d'Apollinaire, petit-fils de Sidoine et arrière-petit-fils de l'empereur Avitus. Sur la rumeur que Thierry venait de périr en Thuringe, il força une des portes de la ville et introduisit le roi ennemi (1).

Mais Thierry n'était pas mort, et, au retour de la Thuringe, il accourut en Auvergne.

Sa vengeance fut terrible, et malheureusement elle frappa les innocents au lieu des coupables. Pendant qu'Arcadius trouvait un abri auprès de Childebart, le malheureux peuple sur lequel il avait déchaîné la colère sauvage du maître légitime restait abandonné à toutes les fureurs de celui-ci.

Le chroniqueur des Francs nous a laissé un lugubre tableau des scènes de pillage, de meurtre et de profanation qui eurent alors l'Auvergne pour théâtre. Rien ne fut épargné, ni les villes, ni les villages, ni les églises; la population fut massacrée en grande partie, les fils de grande famille emmenés en captivité, les prêtres égorgés à l'autel. Il fallut de longues années à l'Auvergne pour se remettre de cette crise, plus funeste que la conquête

(1) GRÉGOIRE DE TOURS, *Hist. Franc.*, III, 9.

visigothique, et une génération après, le terrible souvenir en était encore tout vivant dans l'esprit des populations (1).

En quittant l'Auvergne ainsi frappée, Thierry n'en voulut pas confier le gouvernement à un autre qu'à un de ses proches, nommé Sigivald. C'est le premier barbare que nous voyons à la tête de ces hautes fonctions, et son autorité eut d'ailleurs quelque chose de temporaire et d'exceptionnel. Il fut bien moins un comte investi de pouvoirs réguliers que le gouverneur militaire d'un pays en état de siège, comme nous dirions aujourd'hui. Aussi Grégoire, qui parle de lui à diverses reprises, ne lui donna-t-il jamais le titre de comte; une seule fois il le qualifie de *dux*, terme beaucoup plus vague et plus élastique (2).

Le gouvernement de Sigivald ne dura qu'une année. Pour des raisons qu'on ignore, il encourut la disgrâce de son redoutable maître, qui le fit mettre à mort (3), et il fut remplacé par un certain Becco, très probablement un barbare comme lui, resté dans le pays avec la garnison que le roi y avait laissée sous les ordres de Sigivald. Grégoire, écho des ressentiments de son peuple, ne parle de Becco qu'avec indignation, (et nous devons croire que la condition de l'Auvergne n'aura guère changé sous ce second gouverneur. Elle sera restée celle d'un pays conquis, livré à tous les caprices de la soldatesque. Il est à noter toutefois que Becco porte dans notre chronique le titre de

(1) GRÉGOIRE DE TOURS, *Hist. Franc.*, III, 12-13; *Vit. Patr.*, IV, 2; *Virt. S. Jul.*, 13. Cf. *Formulae Arvernenses*, 1 (*Zeumer*).

(2) Sur Sigivald, voir GRÉGOIRE DE TOURS, *Hist. Franc.*, III, 13, 16, 23, 24; V, 12; *Vit. Patr.*, V, 5; XII, 2 et 3; *Virt. S. Jul.*, 14.

(3) GRÉGOIRE DE TOURS, *Hist. Franc.*, III, 23. Thierry étant mort, au dire de ce passage, dans la 23^e année de son règne (533 ou 534), le supplice de Sigivald doit être antérieur à cette date.

(4) *Virt. S. Jul.* c. 16.

comte, qui, dans la pensée de Grégoire, semble marquer le retour à une administration plus régulière.

Le gouvernement de Becco ne fut guère plus long que celui de Sigivald; il disparut de la scène à peu près en même temps que son maître, et l'on ne risque pas de s'égarer en supposant que Théodebert, qui avait à cœur d'inaugurer un régime de réconciliation et d'amnistie, aura voulu mettre fin à l'état de siège qui durait depuis plus d'un an, en donnant à l'Auvergne un comte choisi dans son propre sein. Ce qui rend cette intention en quelque sorte manifeste, c'est qu'il rétablit en fonctions le comte Hortensius, qui avait été, on l'a vu, dépossédé après la catastrophe de 532. C'était dire qu'on entendait passer l'éponge sur le passé et renouer le fil de la tradition à l'endroit où on l'avait brisé. Et, en effet, avec le rétablissement d'Hortensius recommença pour l'Auvergne une période d'administration régulière et de jours paisibles. Hortensius appartenait à une des plus grandes familles de Clermont. Nous lui connaissons un fils, Evodius, qui fut élu évêque de Javolz (1), et deux petits-fils dont l'un, Eufrasius, faillit obtenir le siège épiscopal de Clermont en 571 (2), et dont l'autre, entre 555 et 560, y occupa les fonctions comtales (3). Voilà donc une de ces familles nobles (4) de la Gaule comme nous en connaissons beau-

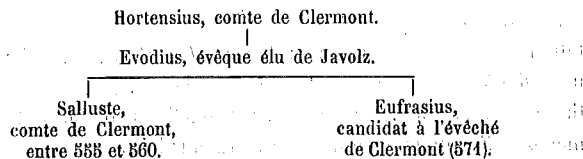
*Il a succédé
anné, on le
un an (v
l. l.) et ap
ala usque d
olitey, sui sine
durant, ce q
fait voir
le - cas
cont, mais
qu'il est re
e, Auvergn
sa retraite.*

(1) GRÉGOIRE DE TOURS, *Vit. Patr.*, VI, 4.

(2) GRÉGOIRE DE TOURS, *Hist. Franc.*, IV, 35.

(3) GRÉGOIRE DE TOURS, *Hist. Franc.*, IV, 13.

(4) Voici un court fragment généalogique de cette famille :



coup, et dans le sein desquelles les dignités ecclésiastiques et les dignités profanes font partie pour ainsi dire du patrimoine (1).

Un comte de Clermont, du nom de Georges, dont notre chroniqueur nous parle comme ayant vécu à une certaine distance de la date où il écrit (2), me paraît avoir été le premier des successeurs connus d'Hortensius. Si l'on doit en croire son nom, il appartenait à la grande et nombreuse famille sénatoriale dont Grégoire de Tours lui-même est

(1) Un comte de Clermont du nom d'Evodius est mentionné dans le *Vita sancti Dalmati* (*Scriptores Rerum Merovingicarum*, ed. KRUSCH, t. III, p. 549) comme contemporain de saint Dalmacius, qui occupa le siège épiscopal de Rodez de 535 à 580; il aurait donc gouverné le comté après Hortensius et avant Nicetius, qui était comte en 575. Or, comme Nicetius a pour prédécesseurs probables Georgius et Britianus, pour prédécesseurs certains Firminus et Salluste, il ne resterait guère place pour Evodius sur la liste des comtes de Clermont qu'immédiatement après Hortensius. D'autre part, nous savons qu'Hortensius a eu un fils du nom d'Evodius, et qu'un des fils d'Evodius, Salluste, fut comte de Clermont. Il semblerait donc tout naturel d'identifier le comte Evodius du *Vita Dalmati* avec le fils d'Hortensius. Ce qui s'y oppose, c'est que Grégoire ne nomme Evodius que *quondam Evodius senator* (*Hist. Franc.*, IV, 35), *Evodius quidam ex senatoribus presbiter* (*Vit. Patr.*, VI, 4) et même *Evodius* tout court (*Hist. Franc.*, IV, 13); il est donc certain qu'il n'a pas vu en lui un comte. Il faudrait par conséquent admettre que le comte Evodius appartenait à une autre famille, si l'on pouvait s'en rapporter au renseignement du *Vita*, qualifié d'apocryphe par M. Krusch, *loco ubi supra*. Je laisse la question en suspens.

(2) Eo tempore que Georgius Vellavorum civis Arvernae urbis comitatum potiebatur. GRÉGOIRE DE TOURS, *Glor. Conf.*, 34. Ruinart, dans une note à ce passage, suppose la date de 569, mais c'est une hypothèse inadmissible : à cette date, les fonctions comtales étaient aux mains de Firminus, comme on le verra plus loin.

le plus célèbre représentant (1). Ce que nous savons, c'est qu'il était du Velay, et nous avons lieu de croire que sa femme était de l'Auvergne ou du voisinage, puisque après la mort de son époux, elle continue de résider à Clermont (2).

Je serai moins affirmatif encore en ce qui concerne le comte Britianus, car je ne puis pas même fournir la preuve positive qu'il fut comte de Clermont (3). Mais comme Grégoire lui donne le titre de comte, que nous le voyons demeurer à Clermont après sa sortie de charge, que son gendre Firminus, dont il va être question, y exerce à son tour les fonctions comtales, et que son fils Palladius gouverne en la même qualité le Gévaudan, région contiguë à l'Auvergne, il n'y a aucune témérité à supposer que le comté qu'a gouverné Britianus, c'est celui où nous trouvons sa résidence et ses attaches de

(1) On objectera peut-être que GRÉGOIRE DE TOURS ne fait pas allusion à sa parenté avec Georgius, et qu'il semble même parler de lui comme d'un étranger. Mais il faut remarquer qu'il n'en use pas différemment à l'égard d'autres personnes dont il est certain qu'elles sont de sa famille. Ainsi *Vit. Patr.*, XIV, 3, qui se douterait, s'il ne le savait par ailleurs, que Florentius, Georgii quondam filius senatoris, est le propre père de notre chroniqueur? Dans les vies de saint Gallus et de saint Grégoire de Langres (*Vit. Patr.*, VI et VII), qui sont l'un son oncle paternel, l'autre son arrière-grand-père maternel, rien ne permet de deviner l'étroite affinité qui l'unit à ces deux saints. Du premier il dit : Sanctus Gallus ab adolescentia sua devotus Deo esse coepit..... Pater ejus Georgius nomine, mater Leucasia ab stirpe Vetti Epagati descendens, etc. Ce Georgius et cette Leucasia sont le grand-père et la grand-mère de notre chroniqueur ! Je pourrais citer d'autres exemples, mais ceux-ci sont concluants.

(2) GRÉGOIRE DE TOURS, *Glor. Confess.*, 34.

(3) GRÉGOIRE DE TOURS, *Hist. Franc.*, IV, 39.

famille. Il semble d'ailleurs que s'il en était autrement, Grégoire de Tours nous l'eût appris en nous faisant connaître le nom du comté de Britianus.

Avec le comte Firminus, gendre de Britianus, nous remettons les pieds sur un terrain plus solide. Firminus était certainement en fonctions à la date de 555 (1). A l'époque où il entra en scène, Britianus, son beau-père, était mort et lui-même avait recueilli chez lui sa belle-mère Césarie. Chramn, le fils de Clotaire I^{er}, qui était venu s'établir en Auvergne où il se comportait en roi, et qui ne devait pas aimer beaucoup les hommes investis de la confiance de son père, se brouilla de bonne heure avec le comte Firminus. Celui-ci, réfugié dans une église avec sa belle-mère, en fut arraché et envoyé en exil, pendant que ses biens étaient confisqués. Ce fut le petit-fils du comte Hortensius et le fils du prêtre Evodius, Salluste, qui reçut la succession du proscrit (2). On le voit, les fonctions comtales sont comme une proie que se disputent les grandes familles; lorsque l'une d'elles est en faveur, l'autre se jette dans le parti adverse, qui la récompense à l'occasion en lui livrant les dépouilles des vaincus.

Salluste se maintint dans ses fonctions aussi longtemps que dura la puissance de son protecteur Chramn. La chute de ce dernier, en 560, rendit la dignité comtale à Firminus.

(1) C'est cette année, en effet, que Chramn, qui ne s'était pas encore révolté contre son père Clotaire et qui, établi en Auvergne, y tranchait du souverain, prit contre Firminus les mesures que nous rappelons dans la suite. Voir GRÉGOIRE DE TOURS, *Hist. Franc.*, IV, 13.

(2) GRÉGOIRE DE TOURS, *loc. cit.*

Celui-ci garda son rang sous Sigebert, fils de Clotaire I^{er}. Lorsque ce prince se mit en tête d'enlever la ville d'Arles à son frère Gontran, il y envoya une armée placée sous le commandement de deux comtes : l'un d'eux était Firminus; nous ignorons le comté de son collègue Audovarius. L'expédition se termina par un vrai désastre pour l'armée de Sigebert : après être parvenue à s'emparer de la ville d'Arles, elle fut taillée en pièces dans une sortie malheureuse, et tout ce qui ne put pas se sauver en traversant le Rhône à la nage périt dans les eaux du fleuve ou sous les coups de l'ennemi. Quant aux deux comtes, on les laissa partir en liberté : peut-être les jugeait-on assez déshonorés (1).

Ce honteux échec n'ébranla pas la situation politique de Firminus. Il resta comte de Clermont et, plusieurs années après, lorsque l'évêque de Clermont mourut, il mit tout en œuvre pour empêcher l'élection de saint Avitus et pour lui substituer le prêtre Eufrasius, fils de son prédécesseur, le comte Salluste (2). Il est inutile de chercher à découvrir les raisons de ce zèle déployé par Firminus en faveur d'un homme dont le frère l'avait récemment supplanté; la complexité des relations fort variables existant entre les grandes familles d'un même pays en est une explication suffisante. Grégoire, qui était le parent de saint Avitus, mérite-t-il une entière confiance lorsqu'il nous raconte les menées du comte Firminus, mettant tout en œuvre pour faire réussir son candidat, allant jusqu'à faire supplier le roi de différer

(1) GRÉGOIRE DE TOURS, *Hist. Franc.*, IV, 30.

(2) GRÉGOIRE DE TOURS, *Hist. Franc.*, IV, 35.

d'une semaine l'intronisation du nouvel élu, et ne craignant pas de lui offrir une somme de mille écus d'or pour prix de cette complaisance? Le roi ne se laissa pas acheter et donna l'évêché à Avitus; c'était, pour le comte, une nouvelle défaite, aussi peu glorieuse que celle qu'il avait subie sous les murs d'Arles. D'autres misères encore l'attendaient. Sincèrement attaché, semble-t-il, à la famille de sa femme, il vit son beau-frère, Palladius, chassé du comté de Gévaudan à cause de ses démêlés avec l'évêque de Javolz, et revenir à Clermont, où son rival Romain parvint à lui persuader que le roi Sigebert en voulait à sa vie. L'esprit du malheureux se troubla; il imagina de se suicider, et, bien que gardé soigneusement à vue par sa mère et par son beau-frère, il réalisa finalement son sinistre dessein. Ce fut un lugubre spectacle que celui de ses funérailles auxquelles l'Église refusa ses honneurs (1). Firminus, malgré sa haute situation, ne put pas en épargner l'opprobre à sa famille, et il est permis de croire qu'il partit avec plaisir de Clermont le jour où le roi Sigebert, en 570, l'envoya en ambassade auprès de Justin II, empereur d'Orient. De retour en Gaule, l'année suivante (2), il ne reparait plus dans la chronique du temps : on ne sait s'il a repris ses fonctions de comte à Clermont, ou si plutôt il a été transporté sur un autre théâtre.

Le comte Nicetius, que nous rencontrons pour la première fois en fonctions en 585, fut-il le successeur immédiat de Firminus? On ne saurait le dire. C'était, au

(1) GRÉGOIRE DE TOURS, *Hist. Franc.*, IV, 39.

(2) GRÉGOIRE DE TOURS, *Hist. Franc.*, IV, 40.

dire de Grégoire, un homme jeune encore, mais d'un esprit fort vif, ce qui ne l'empêcha pas de succomber aux intrigues d'Eulalius, qui parvint à l'évincer et à se mettre à sa place (1). Eulalius, comme tous ses successeurs dont nous avons pu établir les relations de parenté, appartenait à une grande famille indigène; nous connaissons, par Grégoire, sa femme Tetradia, son fils Jean, son neveu Verus, son oncle par alliance Socratius (2). Ce personnage, qui était encore à la tête du comté d'Auvergne en 590, est une physionomie bien peu attrayante. De son vivant, on l'accusait d'être le meurtrier de sa mère, et il avait été, de ce chef, excommunié par l'évêque de Clermont. Il fut aussi mauvais époux qu'il avait été mauvais fils. Tout entier à des amours ancillaires, il négligeait et maltraitait sa femme, et la dépouillait de ses bijoux pour en orner des concubines. L'épouse outragée, qui avait déjà donné deux enfants à son mari, finit par perdre patience et se laissa enlever par Verus, neveu d'Eulalius. Eulalius tua le ravisseur, mais le duc Desiderius succéda à ce dernier dans les bonnes grâces de la fugitive, et le mari, venu à la cour du roi pour y porter plainte, n'osa ouvrir la bouche devant son puissant rival, qu'il vit revêtu de la confiance du souverain : il partit couvert de honte et de ridicule (3). C'est seulement après la mort de Desiderius qu'il réclama, non le retour de la coupable au logis conjugal, mais la restitution des sommes qu'elle lui avait enlevées, disait-il, en partant. Un concile, tenu

(1) GRÉGOIRE DE TOURS, *Hist. Franc.*, VIII, 48.

(2) GRÉGOIRE DE TOURS, *Hist. Franc.*, VIII, 27; X, 8.

(3) GRÉGOIRE DE TOURS, *Hist. Franc.*, VIII, 27.

en 590, s'occupa de ce mauvais ménage, mais ne le réconcilia point. La seule figure sympathique de cette triste famille est celle du fils aîné, Jean, qui semble avoir voulu, par la sainteté de sa vie, expier les fautes de ses indignes parents. Emmené par sa mère chez Desiderius, il avait fui ce foyer souillé par l'adultère et était revenu à Clermont. Plus tard, il entra dans les ordres, et, devenu archidiacre de Rodez, il donna l'exemple d'une vie austère et mortifiée, se nourrissant de pain d'orge, ne buvant que de l'eau, portant des habits grossiers et n'ayant d'autre monture qu'un âne (1).

Le dernier de nos comtes dans l'ordre chronologique est Venerandus : Grégoire de Tours ne nous fait connaître que son nom, et place sous son administration un miracle qu'il dit récent (2). Comme notre narrateur est mort en 593, nous pouvons admettre que le gouvernement de ce dernier comte s'est étendu jusque vers les dernières années du VI^e siècle. Et de la sorte, depuis 479 jusque vers 600, nous connaissons à peu près la liste complète des gouverneurs qui ont administré le comté d'Auvergne.

Pour plus de clarté, je crois utile de la mettre sous les

(1) GRÉGOIRE DE TOURS, *Hist. Franc.*, X, 8.

(2) GRÉGOIRE DE TOURS, *Vit. Patr.*, II, 2. Au moment où Grégoire écrivait ces lignes, saint Avitus de Clermont, qui était monté sur le siège épiscopal en 571, n'était plus de ce monde. Pour peu que son épiscopat, dont la date finale est inconnue, se soit prolongé, il aura atteint le moment où Nicetius, que nous voyons comte en 585, succéda à Firminus, qui l'était en 571. Dès lors, Venerandus ne peut être placé qu'après 590, car de 585 à 590 le comté fut gouverné par Eulalius.

yeux du lecteur : ce sera le résumé graphique des recherches qui précèdent.

Comtes d'Auvergne.

(479-600)

1. Victorius, avec le titre de duc (479-488).
2. Apollinaire (4... -506).
3. Hortensius (... 527 ...).
Sigivald.
Becco.
Hortensius (... 532 ...).
4. Evodius (?).
5. Georgius.
6. Britianus (?).
7. Firminus, gendre de Britianus (... 555 ...).
8. Salluste.
Firminus (560-571 ...).
9. Nicetius (... 585 ...)
10. Eulalius (585-590 ...).
11. Venerandus (avant 593).

Ce résultat n'est pas à dédaigner : il n'y a pas un autre comté de l'époque franque pour lequel il serait possible de dresser un catalogue aussi relativement complet et, comme on va le voir, il a pour l'histoire une importance qui dépasse de beaucoup un simple intérêt de curiosité.

Nous constatons tout d'abord qu'à part une ou deux années d'état de siège, qui furent le châtement inévitable de sa révolte, l'Auvergne fut gouvernée pendant plus de cent ans par des indigènes gallo-romains. Tous ceux de ces comtes dont nous connaissons quelque peu l'état civil appartiennent à l'aristocratie de l'Auvergne ou des régions voisines, et nous avons le droit de croire qu'il en est de même de ceux sur la famille desquels nous ne possédons

pas de renseignements. Les noms qu'ils portent sont, d'une part, la preuve évidente de leur nationalité, car on peut affirmer avec une entière certitude qu'au VI^e siècle, en Auvergne comme dans toute la Gaule, si les indigènes prenaient souvent des noms germaniques, jamais un barbare ne s'avisa de prendre un nom romain. La nationalité gallo-romaine de tous les comtes d'Auvergne ne saurait donc faire l'objet d'aucun doute sérieux. Ajoutons que les grandes familles montrent dès lors une forte propension à rendre la dignité de comte héréditaire dans leur sein, et qu'il y a des *familles comtales* comme il y a des *familles mitrées* (1), ou, pour mieux dire, que les grandes familles concentrent dans les mains de leurs membres les dignités laïques et ecclésiastiques. Le comte Apollinaire est fils de l'évêque Sidoine et devient évêque à son tour. Le comte Hortensius a pour fils l'évêque Evodius, pour petit-fils le comte Salluste. Le comte Georges appartient, selon toute apparence, à la grande famille de Grégoire de Tours, qui se vantait d'avoir donné à la ville de Tours tous ses évêques excepté cinq. Le comte Britianus a pour gendre le comte Firminus et pour fils le comte Palladius du Gévaudan.

Toutefois, si nous constatons ici le point de départ de la tendance qui aboutira à rendre les dignités publiques héréditaires dans les grandes familles, nous devons reconnaître en même temps qu'elle est encore loin d'avoir triomphé. Si le roi choisit de préférence ses agents parmi les membres de l'aristocratie, c'est parce qu'il est dans les intérêts de son pouvoir de se procurer, autant que possible, l'appui de celle-ci dans une province où elle est si puissante.

(1) *Domus infulatae*.

C'est bien le roi qui, en Auvergne, dispose souverainement de la dignité de comte; les rivaux qui se la disputent font assaut auprès de lui d'intrigues et de dépenses, et c'est hors du pays, c'est à Metz ou à Trèves qu'en dernier ressort on décidera qui doit devenir comte d'Auvergne, de même qu'on y décide qui deviendra évêque de Clermont. Les comtes sont nommés, destitués, rappelés selon le bon plaisir du souverain; ils continuent de n'être que des fonctionnaires révocables, ils sont encore bien loin de se trouver des feudataires. Le jour va venir sans doute où cette situation changera, et où l'aristocratie finira par s'imposer au roi; mais au VI^e siècle, il n'est pas encore venu, pas même pour cette province qui fut peut-être la plus aristocratique de la Gaule.

On voit d'ici les perspectives qui s'ouvriraient pour nous sur l'histoire de l'aristocratie gallo-romaine et sur celle de la conquête franque, si des renseignements comme ceux que j'ai pu grouper pour l'Auvergne nous étaient fournis pour les autres comtés. Ce n'est pas le cas malheureusement. Alors que le seul comté d'Auvergne nous offre une série de onze comtes dont nous connaissons le nom et parfois l'état civil, nous n'en connaissons pas plus de quarante pour tout le reste de la Gaule, et il faut renoncer à tracer pour n'importe quel autre comté le tableau esquissé ci-dessus pour celui de Clermont. Il reste à nous demander si tout au moins ce dernier peut être considéré comme un type, et si ailleurs c'est également l'aristocratie indigène, c'est-à-dire gallo-franque, qui a fourni à la monarchie ses agents supérieurs.

Cette question est trop importante pour être traitée ici d'une manière accessoire; je me réserve d'y revenir prochainement.

APPENDICE.

LA FAMILLE D'HORTENSIVS EXCLUE DE L'ÉPISCOPAT.

Comme on l'a vu plus haut, le comte Hortensius a eu un fils du nom d'Evodius, qui fut élu évêque de Javolz et chassé de son siège avant d'être consacré, et un petit-fils, Eufrasius, qui essaya vainement d'obtenir le siège épiscopal de Clermont après la mort de Cautinus (571). Voici comment Grégoire de Tours raconte cette dernière déconvenue.

« Après la mort de Cautinus, il surgit plusieurs prétendants à l'évêché de Clermont, les uns enchérissant sur les promesses et les offres des autres. Parmi eux, Eufrasius, fils du feu sénateur Evodius, se distingua par ses intrigues. S'étant procuré chez les juifs quantité de choses précieuses, il les fit passer au roi par l'entremise de son parent Beregisil, espérant obtenir par les cadeaux ce qu'il ne pouvait conquérir par ses mérites. C'était un homme de manières, distingué dans son langage, mais peu recommandable dans sa conduite, et qui s'entendait davantage à faire boire les barbares qu'à faire manger les indigents. Ce fut, je crois, parce qu'il voulut devoir la dignité épiscopale aux hommes et non à Dieu, qu'il échoua dans ses efforts. Au surplus, il n'était pas possible de changer la sentence que Dieu avait rendue par la bouche de saint Quantien lorsqu'il avait dit : « Il ne sortira personne de la race d'Hortensius qui régira l'église de Dieu. » Et le chroniqueur continue en racontant comment l'archidiaque Avitus, sans faire aucune promesse, parvint à rallier les suffrages du clergé et du peuple de Clermont et à se faire nommer par le roi (1).

(1) GRÉGOIRE DE TOURS, *Hist. Franc.*, IV, 35.

Cet événement s'est passé du vivant de Grégoire de Tours et en quelque sorte sous ses yeux ; nous pouvons donc le tenir pour certain, bien que les liens de parenté qui rattachaient le narrateur à saint Avitus aient pu, dans une certaine mesure, influencer sur ses appréciations. Quant à la prophétie attribuée à saint Quantien, c'est une allusion à un épisode que Grégoire raconte tout au long dans un autre endroit, et que nous résumerons rapidement.

Un jour, le comte Hortensius avait fait arrêter injustement dans les rues de Clermont un parent de saint Quantien, nommé Honorat. Le saint fit prier le comte par ses amis de relâcher le prisonnier, en lui assignant date pour comparaître. Sur le refus du comte, Quantien, qui était vieux et infirme, se fit porter dans la rue où l'on retenait son parent, et pria les soldats de lui rendre la liberté. Ayant éprouvé un second refus, comme il pouvait s'y attendre, il se fit porter devant la maison d'Hortensius, où, secouant sur elle la poussière de ses chaussures, il dit : « Maudite soit cette maison, et maudits à jamais ses habitants ; qu'elle devienne déserte et qu'il n'y ait personne pour l'habiter. » Et tout le peuple dit : Amen. Et l'évêque ajouta : « Je vous demande, Seigneur, que de cette race qui n'obéit pas à l'évêque, il ne sorte jamais personne qui occupe le trône épiscopal. » A peine le saint se fut-il retiré que la maladie s'empara de tous ceux qui étaient dans la maison ; on les voyait périr après quelques gémissements. Le troisième jour, témoin de la mort de tous les siens et craignant le même sort, Hortensius courut se prosterner aux pieds du saint, et lui demanda pardon en pleurant. L'évêque, apaisé, lui donna de l'eau bénite dont il aspergea les murs de sa maison, et à l'instant la mortalité y cessa (1).

Ce récit est hautement légendaire. Si le fond en est vrai,

(1) GRÉGOIRE DE TOURS, *Vit. Patr.*, IV, 3.

(+) Il faut rapprocher de ce passage H. F. I, 30, où Avitus est nommé, au moment où lui le dernier suffrage abandonné par le clergé, qu'il avait pris à demeure, par le roi en dernier refuge, s'écria : « Domine Jezu Christe exaudi me, ut nunquam haec ecclesia a his civibus crederetur haec »

c'est-à-dire s'il y a eu, comme il le paraît, un conflit entre l'évêque et le comte, il n'a pu avoir lieu qu'avant 527, date de la mort de saint Quentien, et non après le châtement de l'Auvergne par Thierry, et après le rétablissement d'Hortensius dans ses fonctions comtales, qui eut lieu au plus tôt en 532. Il y a donc là une inexactitude de chronologie qui montre qu'à tout le moins le souvenir de l'événement commençait à se brouiller. De plus, l'épisode lui-même fourmille d'in vraisemblances jusqu'au point d'être par endroits inintelligible. On arrête Honorat dans la rue; l'évêque en est prévenu; il charge ses amis d'intervenir auprès du comte; refus de celui-ci et nouveau rapport fait à l'évêque, qui, alors, se décide à se faire porter... dans la rue même où l'on vient d'arrêter son parent, et d'où, nul ne sait pourquoi, l'on n'a pas encore bougé! Je ne parle pas de l'extraordinaire violence que déploie le saint, mais je dois faire remarquer que le récit a je ne sais quel parfum d'Ancien Testament et que la formule : *et dicit omnis populus amen*, d'ailleurs assez déplacée en la situation, est textuellement empruntée au Deutéronome (1), ce qui n'est pas fait pour confirmer l'authenticité de l'épisode. La suite est quasi extravagante, et, comme je l'ai dit, à peu près inintelligible; car ces gens d'Hortensius qui meurent comme des mouches sous le coup des malédictions épiscopales, nous les voyons, quelques lignes plus loin, guérir aussitôt qu'ils ont été aspergés de quelques gouttes d'eau bénite.

Qu'est-ce à dire, sinon que nous nous trouvons là en présence d'un récit légendaire, bien que le fond, à savoir le conflit entre l'évêque et le comte au sujet d'Honorat, parent du premier, puisse être admis pour historique. Ce qui est certain, c'est qu'au moment où écrivait Grégoire, c'est-à-dire

(1) Deutéronome, XXVII, 15-26.

environ cinquante ans après les faits, on répétait à Clermont une prophétie d'après laquelle la famille du comte Hortensius devait être désormais exclue de l'épiscopat.

Qu'est-ce qui avait donné naissance à cette tradition? Nous le saurons quand nous aurons pris connaissance de l'histoire d'Evodius, fils d'Hortensius et père du candidat dont nous venons de raconter l'éviction.

Eufrasius, en effet, n'était pas le premier membre de sa famille qui eût vu échouer sa candidature épiscopale. Son père, Evodius, avait eu la même infortune; il avait même échoué plus près encore du port, et voici comment on se racontait son histoire. Il était prêtre à Clermont et faisait partie, par conséquent, du clergé de saint Gallus, qui fut évêque de cette ville de 525 à 553. Un jour, dans un festin, — c'était, semble-t-il, au début du pontificat de Gallus, — il outragea gravement l'évêque. Sans s'émouvoir, le saint se leva et alla prier dans les basiliques. Apprenant cela, Evodius trembla et courut demander pardon à son évêque. Celui-ci l'accueillit avec douceur et lui pardonna tout, lui recommandant de ne plus se permettre d'insolence envers les pontifes du Seigneur, attendu que lui-même ne serait pas trouvé digne d'être promu à l'épiscopat. L'événement confirma plus tard ces paroles : élu évêque de Javolz, Evodius était déjà assis dans sa chaire pontificale, et tous les apprêts de la cérémonie de son sacre étaient faits, lorsque soudain éclata contre lui une émeute populaire, et à grand'peine il s'échappa vivant. Il mourut simple prêtre (1).

Voilà une histoire très belle et très vraie; je dis vraie d'une vérité interne, qui s'appelle en histoire vraisemblance, et belle d'une beauté morale dont l'imagination populaire n'était guère capable de conserver longtemps l'aspect intact. Le narrateur, au surplus, est le proche

(1) GRÉGOIRE DE TOURS, *Vit. Patr.*, VI. 4.

parent du principal héros ; on ne peut pas douter que l'épisode soit historique, et il n'est pas difficile, en le lisant attentivement, de constater que les paroles du saint n'ont aucune prétention à être une prophétie. Il semble d'ailleurs qu'elles aient été quelque peu arrangées, et l'on comprendrait mieux que Gallus eût dit : « Ne manquez pas de respect à un évêque, car vous le serez peut-être vous-même un jour. » Le propos qui lui est attribué contient, sous la forme qu'il a dans Grégoire, une double contradiction : de pensée, puisque l'évêque pardonne et se venge à la fois ; de termes, puisqu'un bon conseil est ici appuyé d'une mauvaise raison. On comprend néanmoins qu'après l'échec d'Evodius à Javolz, on ait voulu interpréter son infortune par son attitude antérieure envers le saint, et que, travaillant dans ce sens la tradition populaire, on ait mis dans la bouche de celui-ci l'annonce prophétique de l'événement.

Dans tous les cas, une chose reste établie : c'est que, d'après la forme revêtue de bonne heure par la légende, Evodius, *pour une faute personnelle*, s'est vu écarter de l'épiscopat, et c'est à lui personnellement, et non à sa famille, que s'adresse la prédiction menaçante. Mais lorsqu'un second membre de la famille, lorsque le propre fils d'Evodius fut à son tour évincé de la dignité pontificale, alors on voulut voir dans la répétition de cette infortune la preuve d'une sentence portée contre la famille elle-même. Et, se rappelant la querelle d'Hortensius et de Quentien, qui paraît être restée célèbre, on plaça dans la bouche de ce dernier une prophétie qui se trouvait expliquer à la fois l'échec du père et celui du fils. Ainsi procède l'imagination populaire ; elle confond les personnages, elle brouille les dates, elle veut tout expliquer, et surtout elle prétend justifier les événements en les présentant comme l'accomplissement des jugements de Dieu. En un mot, avec de l'histoire, elle ne cesse de faire de l'épopée.

